Document généré le 25 avr. 2024 00:47

**Moebius**
**écritures / littérature**

mœbius

# Vagabonde

Marie-Christine Arbour

Numéro 151, décembre 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85434ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Arbour, M.-C. (2016). Vagabonde. *Moebius*, (151), 105–112.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Marie-Christine Arbour

## *Vagabonde*

Je suis tutrice en mathématiques : je chante les louanges de l'objectivité et je m'émeus devant des théorèmes. J'habite le bas de la ville, dans la Petite-Bourgogne. Je dois gravir une pente pour me rendre chez mes élèves. Se cache-t-il un symbolisme dans cette ascension ? De toute manière, si je m'élève, c'est pour déchoir.

J'ai congé aujourd'hui. Je bois mon café du matin en chantonnant la neuvième de Beethoven. Je vais admirer le ciel bleu par la fenêtre du salon. C'est alors que je vois des flammes qui se propagent sur le toit d'une maison de ville. Je trouve beau le feu purificateur. J'attends un long moment avant d'appeler les secours.

Je m'empare enfin de mon sac à main et je sors. J'entends les sirènes. Je parviens à la maison en question. Une fumée noire s'élève vers le ciel mais les pompiers semblent maîtriser la situation. Paraît un homme très sombre qui est escorté par un policier. Je suis sûre de le reconnaître : c'est ce fêtard arrogant qui met du jazz à minuit. Est-il le pyromane responsable de cette ruine ? Il me regarde. Ses yeux sont injectés de sang. « Vous n'êtes pas là où vous croyez être », hurle-t-il.

Je ne peux que fuir. Je regagne mon immeuble. Je tente d'insérer la clé dans la serrure de la porte, en vain. Le dispositif semble bloqué. Je sonne chez les voisins, mais personne ne me répond. À ce moment, je crois voir Michel, le voisin du deuxième étage, qui s'introduit dans le petit restaurant d'en face appelé La gargote des antiquaires. Je me précipite à sa suite et pénètre dans un antre où domine la couleur rouge. Une femme au regard minéral de Méduse m'accueille sans sourire.

— C'est pour combien de personnes ? demande-t-elle.

Elle parle avec un accent parisien pointu. J'ai un moment d'incertitude. Vais-je être transformée en statue de sel ?

— J'ai vu un homme entrer, révélé-je enfin. C'est lui que je cherche.

— Personne n'est entré ici, affirme-t-elle.

À ce moment, j'entends le souffle du violon. La femme s'immobilise.

— C'est mon mari, explique-t-elle. Il s'installe au fond du restaurant et il joue.

L'homme caché n'a aucun talent. La musique massacrée suscite en moi des fantasmes de destruction : je piétinerais le violon.

— Et bien, si vous voyez un homme brun appelé Michel, dites-lui que Christine le cherche, dis-je en me préparant à m'en aller.

La femme s'appuie lourdement sur le comptoir : elle a la posture d'un tireur qui repère sa victime.

— Vous ne pouvez être Christine. C'est moi Christine, claironne-t-elle.

La mélodie criarde me fait grincer des dents. Je ne pense qu'à quitter les lieux.

— Alors nous sommes deux Christine, dis-je.

— Impossible. Je suis la seule Christine. Vous n'êtes qu'une imitatrice.

Je hoche la tête poliment. Je ne compte pas contredire cette femme qui se hérisse. De toute manière, je laisse toujours parler les autres : je conçois l'inanité d'une conversation. En réalité, le mot « conversation » ressemble au mot « conversion ».

Si la femme veut être l'unique Christine de ce monde, ainsi soit-il, décidé-je.

— Bien, je vais y aller, dis-je.

La femme fait un drôle de geste : elle tape de l'index sur sa tempe. Suggère-t-elle que je suis folle ? Ne sait-elle pas que les gens sensés comme moi ne délirent jamais ? Ne comprend-elle pas que ma sobriété n'a pas de fin ?

— Il faut passer par la porte arrière, ordonne-t-elle.

Le restaurant est fait en L. Je souris avec déférence et je recule en hochant la tête. La musique se rapproche. Je fais un grand pas vers la droite et j'aperçois un homme qui pourrait être le sosie de Jean-Paul II. Il est assis dans

un fauteuil noir. À ses pieds est posé un petit système de son. Je n'ai donc entendu qu'un enregistrement. Je dois paraître surprise car l'homme éclate de rire. En hoquetant, il réussit à dire :

— Avez-vous déjà imaginé ce que serait Montréal sans ses universités ? Allez-vous-en. La sortie, c'est la porte rouge.

Je vois effectivement la porte. Comme je m'en approche, elle semble rapetisser, ce qui est contraire aux lois de la perspective. Peut-être est-ce moi qui grandis ? Je fais fi de ma panique et l'ouvre. Je crois m'avancer dans une nuit parfaite telle qu'on la conçoit enfant, une nuit bleue zébrée de noir. Je parviens enfin à une autre porte. Je la pousse et me retrouve dans la rue Guy. Le soleil a déjà décliné. Je suis pourtant certaine de n'être demeurée que quelques minutes dans le restaurant. Étrange, j'ai perdu la notion du temps. De plus, je remarque qu'ici le béton a remplacé l'herbe. L'évolution veut la laideur, stipulé-je afin de justifier ce changement.

Je ressens un malaise. J'ai la désagréable impression qu'on m'a volé mon nom, qu'on a en quelque sorte détruit mon moi. Je dois absolument voir la Christine afin de tirer cette affaire au clair. Je retourne donc au restaurant. Et ce que j'aperçois me sidère : dans la vitrine se tient la femme, presque nue. Une lumière rouge l'illumine. Elle regarde au loin. Son visage exprime une résignation douloureuse.

Je me détourne. Je ne savais pas que les prostituées hantaient ce quartier. Il ne me reste qu'à me réfugier chez moi.

Je parviens à mon immeuble. Une fois de plus, je ne réussis pas à insérer la clé dans la serrure. Désespérée, je sonne de nouveau chez les voisins. Suit un silence qui annonce un grand bouleversement.

Au moment où je m'apprête à m'asseoir sur le trottoir comme une mendiante, je vois un vieil homme qui marche lentement. Je retiens mon souffle : c'est, j'en suis persuadée, Denis Lacasse, un de mes professeurs de mathématiques à l'université. Ses cheveux ont blanchi, sa barbe est plus longue, il est vêtu de haillons, mais c'est bien la même silhouette de grand lutin. Je fais un geste dans sa direction. Il passe devant moi sans me regarder. Cette indifférence me blesse. Je décide toutefois de le suivre.

Il traverse les rues Guy et Notre-Dame et entre dans le magasin de l'Armée du salut.

J'ai souvent fréquenté ce commerce. On peut trouver parmi les rebuts des merveilles. Je me demande ce que le professeur Lacasse compte acheter : un vieux bouquin, une tasse ébréchée ou un vinyle de Beatles ?

J'entre. Tiens, on a peinturé les murs en bleu, si bien que l'endroit ressemble à un aquarium. Et au lieu des néons, il y a de belles lampes sur pied qui diffusent une douce lumière. Je repère le professeur : il semble regarder des manteaux en réclame. Je m'approche de lui avec la ferme intention de l'accoster. Je m'apprête à me lancer dans un discours du genre : « Bonjour, je suis une de vos anciennes étudiantes. Vous avez changé ma vie. J'ai appris à voir au-delà des nombres. Oui, vous aviez raison : c'est l'artifice qui est roi. Et ce que l'homme crée, il peut le dominer. Aussi la nature est-elle l'ennemie. » Au moment où j'inspire, je baisse instinctivement les yeux : le professeur Lacasse est en train d'uriner faiblement en tirant sur son sexe mou. Je me détourne afin d'éviter son regard. Rien ne serait plus atroce que de d'y voir un semblant de jouissance.

Une partie de ma jeunesse vient de s'envoler, comme cela, sans avertissement.

Je me réfugie du côté des femmes. Apparaît devant moi le travesti le plus délirant que j'aie jamais vu. Il est immense et filiforme. Il porte une minijupe rouge. Ses sourcils et son crâne sont rasés. Et sur sa tête repose une perruque à la Marie-Antoinette.

— Psst, susurre-t-il.

Je pose la main sur ma poitrine : j'ai l'impression d'être moins femme que lui. Il est vrai que j'ai toujours cherché à être un individu neutre.

— Moi ? m'exclamé-je.

— Oui, toi. Si tu me donnes dix dollars, je vais t'aider.

Je demeure méfiante après cette mésaventure avec le professeur Lacasse.

— Ai-je besoin d'aide ? demandé-je, narquoise.

— Oui. Et je veux cette blouse. Je ne m'abaisserai pas à la voler.

— Mais j'ai un problème plus sérieux. Ma clé ne fonctionne pas et je ne peux plus entrer chez moi, dis-je.

Peut-être a-t-il en effet l'âme d'une Marie-Antoinette, car il déclare :

— Si tu n'as pas de maison, il y a toujours le parc.

Je me rebiffe.

— Mais que se passe-t-il à Montréal ?

Le visage du travesti exprime de la lassitude.

— Bien, il n'y a plus d'universités. Le maire est une sorte de nazi. Nous sommes taxés à l'excès. Et des génies font les poubelles.

Ces explications me semblent plausibles. Je lui remets dix dollars.

Il me sourit. Avec une fierté évidente, il va payer le chemisier. Je remarque que la caissière pleure. Je m'identifie à son malheur. Je verserais moi aussi des larmes car rien n'est plus admirable qu'un cœur brisé.

— Psst, chuchote le travesti en m'invitant de la main à le suivre.

— Mais la journée a-t-elle toujours vingt-quatre heures ?, demandé-je.

— Tu es perdue, mon chou. Et tu n'es pas la seule.

Je dois accepter l'idée que j'ai fait incursion dans un autre Montréal.

Je marche aux côtés du magnifique travesti. Je frissonne. L'inquiétude engendre des idées parfaites, me dis-je pour me consoler.

— C'est ici, lance-t-il.

Il m'entraîne dans une boutique de vêtements vintage.

— J'ai trouvé une femme, dit-il à deux autres travestis qui me toisent en souriant.

— Elle est blonde. Elle est parfaite. Tu t'appelles comment, ma belle ?, dit le travesti à la perruque rose.

— Christine.

Les trois créatures lancent des «ho» apeurés.

— Oui, continué-je, j'ai rencontré celle qui croit être l'unique Christine du monde.

Le travesti à la bouche en cœur pose la main gauche sur sa poitrine.

— Tu as eu de la chance. Elle aurait pu te tuer. Elle s'intègre mal au système. Mais nous, nous te nommerons Marie. Moi, je suis le Père, lui, c'est le Fils, et tu as déjà rencontré le Saint-Esprit. Nous ne sommes pas en vogue, mais nous survivons.

J'ai donc devant moi une Trinité réinventée : cette mise en scène déstabilise la penseuse coriace que je suis. Jusqu'à maintenant, je n'ai adulé que la raison. Mais je m'apprête à être déraisonnable.

— Je me déguiserai en Marie si et seulement si vous faites de moi un homme, déclaré-je.

Le Saint-Esprit se déhanche avant de hocher la tête.

— Ton voeu sera exaucé. Et comme Zeus avec Dionysos, Marie portera la Fille dans sa cuisse, déclare-t-il.

— La cabine d'essayage est au fond, m'informe le Fils.

Je ne peux que tenter l'aventure. Au fond, je ne veux plus de ma vie, ayant vu mon professeur pisser. Et si ma clé n'ouvre pas la porte, c'est que je n'ai plus droit de posséder des choses. J'accepte la situation avec abnégation. J'ai pénétré dans une ville transformée.

J'enfile un complet gris. Je me chausse de bottines d'homme. Et je ne bronche pas lorsque le Père approche de ma tête des ciseaux. Ma chevelure tombe à mes pieds. Je suis purifiée. Voilà que le Fils me dessine une moustache noire avec un stylo.

— Va, commence le Saint-Esprit.

— Dans, continue le Père.

— La ville, termine le Fils.

C'est déjà la nuit. Le temps file, le temps est une illusion.

Je sors : il n'y a personne dans la rue. Je reconnais les immeubles, mais ils semblent pour la plupart abandonnés. Ma solitude est infinie. La Trinité m'a abandonnée à mon sort de femme-homme. Si j'existe, c'est pour prouver à tous que l'identité demeure une imposture.

Je m'arrête au Dépanneur Pierre : j'ai encore quelque dollars, de quoi m'acheter une grosse bière. Je choisis une canette et vais la déposer sur le comptoir. Une femme chinoise gracile que je vois pour la première fois lève la tête. D'habitude, c'est un type italien qui me sert. La femme tient un livre. Je vois qu'il s'agit des *Œuvres complètes* de Shakespeare. Détail étonnant : elle porte un voile. À quelle religion adhère-t-elle ? Vénère-t-elle un bouddha hybridé à Mahomet ? « Que le vent soit avec vous », me dit-elle en me remettant ma monnaie. Mon apparence bizarre ne semble pas l'étonner.

Je traverse la rue Notre-Dame. Je m'assieds sur un banc

public sous un ciel sans étoiles. Je m'enivre rapidement : j'ai cessé de prôner la mesure en toutes chose. Je suis seule dans ce petit parc désaffecté.

C'est alors que j'entends un craquement. Je me retourne et vois un chat tigré qui me fixe. « Alors Titi, tu la trouve belle ma moustache ? Tiens, il reste un peu de bière », dis-je en déposant la canette à mes pieds. Le chat émet un miaulement puissant. J'ai clairement entendu le mot « maman ». Mais l'animal s'est déjà sauvé. Je me raisonne : j'entends de drôles de choses parce que je suis ivre. Je me lève. Je ne peux que tituber.

Je me pose de grandes questions. Serai-je un jour une mère ? Vais-je porter une enfant dans ma cuisse ? Vivrai-je enfin un grand amour dans cette ville sinistre ? Mais l'amour doit-il nécessairement être partagé ?

Un sentiment d'urgence me pousse à bouger. Je décide de me rendre sur le site de l'incendie. Je marche la tête baissée.

Me trouvé-je bien au bon endroit ? À ma grande surprise, je constate que la maison n'a pas brûlé : elle se dresse, intacte. Les fenêtres sont noires. Je me doute bien que personne n'y habite. Pourtant, ce matin, j'ai vu les flammes envahir le toit. Je deviens désorientée : je hurlerais, mais je ne peux que crier la bouche fermée. Me voilà qui étouffe. Je ne sais plus si je suis vivante vu la presque immobilité des choses.

Que faire outre retourner à mon appartement ? Je me déplace laborieusement. Je parviens à mon immeuble.

Cette fois, la clé glisse sans problème dans la serrure. La porte s'ouvre comme par magie. Je constate que les murs du vestibule ont changé de couleur : ils sont d'un blanc éclatant et non d'un jaune sale. Une odeur de désinfectant me donne la nausée. Ai-je ma place dans cet endroit trop propre où on ne peut que poser des gestes doctes ?

Je referme la porte et me détourne.

Je ne suis plus Christine mais Marie l'homme. Ma cuisse est fertile. J'ai maintenant un corps de poète. Et mon esprit appréhendera désormais l'inconnu.

J'apprendrai à survivre dans cette ville. Je dormirai sous les ponts, je gravirai des pentes, j'accueillerai la première neige en dansant et je répandrai la bonne nouvelle.

« La Fille va bientôt naître », dirai-je aux passants.